



①②③ Béatrice Casadesus. Le sujet humain comme lieu pictural. — Quoi de plus émouvant en effet qu'un visage? et pourtant si banal: deux yeux, un nez, une bouche! Mais selon la proximité des regards, la perception qu'il nous offre se modifie. Il y a ce qui est dit au moyen des mots, il y a ce que ce visage raconte à travers son volume, la masse des cheveux, l'expression des traits, le maquillage qui le couvre, la nudité qui le dévoile ou l'accable, les marques du temps. C'est ce visage humain, anonyme, fragmenté, dont j'ai fait mon sujet... Si un visage familier se trouve proche de nous au point qu'il n'est plus possible de le considérer dans sa totalité, apparaît alors une macro-vision cellulaire, un univers de pigmentation, ce côté limaille... forêt lilliputienne — la barbe ou l'écorce, rugosités de l'instant — ou encore, cette parcelle de peau douce, soie ocrée constellée de petits points, illusion de douceur. L'œil accorde sa vision, effectue sa propre mise au point. Du papier à la toile, de la toile au paysage, du plan au relief, dessiné ou brûlé comme un tatouage dans le corps du support, sont les représentations pointillistes auxquelles je me suis attachée depuis 1972 où, réin-

roduisant la figuration dans mon travail après des années de refus du sujet, je m'interrogeais sur celui-ci comme « lieu pictural »... Aussi, la traduction visuelle de cette préoccupation fut peut-être d'accepter que ces fatidiques taches de rousseur qu'enfant je m'évertuais à faire

disparaître au moyen de recettes de sorcières, fussent l'alibi inconscient d'une particularité picturale! Cette résurgence me fut salutaire, puisqu'en marge de toute réminiscence culturelle, « faire le point » devenait le reflet d'une évidence! A mon sens, le visage est un voyage dans le temps et dans l'espace, l'image apatride d'une contrée universelle, un moment de nature. Par son changement d'échelle, cette image de nature devient une promenade au-delà d'elle-même. Regard en marche vers un ailleurs, comme si l'échéance de la signification était reportée. Miroir grandissant, ce n'est pas seulement l'image regardant le promeneur comme le tableau fixe à hauteur d'œil, mais le promeneur dans l'image habitée par lui qui ne sait pas que son pied la foule, au hasard d'une pose, au coin d'un œil, d'un cil, d'un sourire. Dans mes travaux, *La mémoire, Le profil perdu, La face cachée du paysage, A propos du portrait de Diane, Le regard pictural*, ou les séries sur Gulliver, je trouve autant de prétextes à porter un regard punctiforme sur ce que notre histoire contemporaine à court d'images pieuses a peut-être de plus représentatif: le sujet humain. Dénominateur commun à tous, il maintient en suspens notre « écologie du sensible » pour tracer les images où les enfants du monde verront glisser les marques du temps comme on traverse un miroir dont le sujet se fait murmure.

Janvier 1978.

④⑤⑥ Béatrice Casadesus. *The Human Subject as Pictorial Place. What indeed is more moving than the human face? And yet it is something so banal: two eyes, a nose, a mouth! But its perception is modified by the distance separating the observer from it. There is what can be expressed in words and what a face can express by its volume, the mass of its hair, the expression of its features, the cosmetics that cover it, the nakedness that discloses or overwhelms it, and the marks left on it by time. It is the anonymous and fragmented human face that is my subject... If a familiar face is so close that it is impossible to see it in its entirety, there appears a cellular macro-image, a universe of pigmentation.*

*something resembling iron-filings... a minuscule forest—the beards or the bark, a momentary roughness—or going further, this small area of soft skin, ochre silk constellated with small points, an illusion of calm. The eye provides sight, focussing automatically. From paper to canvas, from the canvas to the landscape, from the plane to the relief, drawn or burned into the material of the support like a tattoo, these are the pointillist representations that have occupied me since 1972 when, by re-introducing figuration into my work after years of refusing to deal with a subject, I began to interrogate myself in regard to it as a "pictorial space"... The visual translation of this preoccupation was probably those prophetic freckles that as a child I strove to remove with witches' recipes. This could be the unconscious alibi of a pictorial particularity. The resurgence of this painterly activity was beneficial to me because, cultural reminiscences aside, "taking my bearings" became the reflection of something evident. As I see it, the human face is a voyage in time and space; the stateless image of a universal country, a moment of nature. With the change in scale, this natural image becomes a voyage beyond itself. The gaze en route for a somewhere else, as if the emergence of significance had been delayed. As in a magnifying mirror, it is not only the image staring back at the voyager like a picture hung at eye-level, but the voyager, within the image in which he dwells, who is unaware of trampling on it, through an accidental pose, at the corner of his eye, of an eyelash, of a smile. In my works, The Memory, The Lost Profile, The Hidden Face of the Landscape, A Propos of the Portrait of Diane, The Pictorial Gaze, or the Gulliver Series, I discover as many pretexts for a punctiform examination of what our contemporary history, so lacking in pious images, has as its most representative feature: the human subject. The common denominator in all of us, it keeps in abeyance our "ecology of the perceptible" in order to trace the images where the children of the world will watch the marks of time pass lightly, just as one passes through a mirror in which the subject whispers to us.*

January 1978. Translated from French.

AMNUEL D'ART ED. SKIRA

